Les blessés de l'été 14 et le roman *

par Pascale McGARRY **

Deux remarques préliminaires s'imposent : la date choisie pour cette étude correspond à la situation du Service de Santé et des services auxiliaires au début du conflit, une situation qui change sous la pression des événements et des critiques. Les romanciers prennent toujours soin d'indiquer s'ils évoquent "le début de la guerre", "ses premiers jours" ou ses premiers mois parce qu'à partir de 1915 le sort des blessés est différent (1). Ensuite, même si le contexte dans lequel elles s'inscrivent ne va pas être négligé, la priorité ne sera pas ici donnée à un examen de la véracité des représentations romanesques ; il ne s'agira donc ni de participer au vaste débat sur le témoignage engagé par Norton Cru ni d'aborder la question plus vaste encore les relations de l'histoire et du roman. Les romanciers ne sont pas des témoins comme les autres mais ce sont des témoins, et l'on serait tenté d'ajouter avec Drieu La Rochelle que ce sont des "témoins irrécusables" (2).

"La guerre commença dans le plus grand désordre"

L'incipit de *Thomas l'imposteur* (3) peut surprendre quand on se souvient à quel point cette guerre avait été attendue et même désirée ; si Jacques Rivière note "on peut dire qu'au moins du point de vue intellectuel et sentimental, au moment où la guerre éclata, nous étions prêts" (4), il faut retenir la restriction qu'il introduit. La question s'était posée le 14 juillet 1914 quand *Le Figaro* demandait "Sommes-nous prêts ?" et que *L'Action Française* lui faisait écho, tandis que *Le Matin* constatait que l'Allemagne, elle, était "préparée dans ses moindres détails".

En août 1914, comme l'ont bien montré ses historiens (5), non seulement le Service de Santé est en pleine réorganisation mais ses dispositions sont dramatiquement insuffisantes. Quand ils refusent la langue de bois, les *Historiques des Ambulances* déplorent l'improvisation à laquelle sont contraints les médecins-majors arrivés au front : trouver des voitures, de la paille, des locaux, faire face à la pénurie de matériel et de personnel ainsi qu'à l'absence de directives : "Aucune troupe, aucun garde aux issues, aucun ordre, aucun renseignement" lit-on dans l'*Historique de l'Ambulance* 2/3 (6). "Nous nous trouvâmes aussitôt en présence de grosses difficultés" écrit l'aide-major de première classe Landrin qui déplore l'absence du médecin-major, n'a pas les clefs des voitures mises à sa disposition ni de journal de mobilisation et dépeint la "vie errante" de son ambulance pendant la Campagne d'Alsace. L'un des jugements les plus sévères vient de l'*Historique de l'Ambulance* 13/3 : "Le corps de santé a été surpris par la guerre en pleine transfor-

---

* Séance de décembre 2014.

** Le Mas Gauzin, 30770 Campestre-et-Luc. mcgarry.pascale@ucd.ie

mation et ceux qui avaient assisté au cours d'instruction du Val de Grâce (…) ne purent dissimuler leur étonnement de se voir attribuer un matériel si éloigné de ce qu'on leur avait montré et fait espérer. (…). Nous avions encore moins pensé à la guerre que les militaires et nous n'étions pas mieux préparés". Le plus grand désordre est également le leitmotiv du *Journal de marches et des opérations du Service de Santé du 72ème RI* (7, 6) ; il commence en voyage au bout de la nuit, le 6 août "la voiture médicale régimentaire est égarée dans la nuit" puis note qu'entre le 16 et le 20 août "l'infirmier qui se rend au réapprovisionnement avec le convoi de ravitaillement a trouvé au centre de ravitaillement ni représentant ni matériel du service de santé". Cette situation s'aggrave avec la retraite le 31 août "il fut impossible d'installer des postes de secours". Dans *Le train rouge* le Père Bessières ne dit pas autre chose : "L'épreuve commence, la plus dure, celle de l'inaction, du tohu-bohu des ordres et des contre-ordres quotidiens" (8) . Le 17 août, il écrit : "Personne ne sait rien, on improvise, on improvise".

La réalité est donc loin de correspondre aux instructions méticuleuses données par le médecin-major Bonnette sur "la mobilisation des médecins" et sur "l'organisation des ambulances de guerre" (9).

À l'arrière la situation n'est pas meilleure comme l'indique Léon Jouhaud : "Trop nombreux furent des médecins, et des médecins notoires, anciens internes ou même agrégés de faculté, qui furent mobilisés comme simples infirmiers et eurent l'honneur, au début de la guerre, de balayer les salles ou de passer le bassin" ; dans la salle de pansement et dans la salle d'opération l'absence d'asepsie est telle que toutes les plaies sont infectées, "il y avait des anthrax et des phlegmons en pleine évolution, du pus partout" (10). Louis Maufrais le confirme : "Nous étions démunis de tout. Nous n'avions même pas de coton hydrophile ! À la place, on nous avait donné de l'ouate de tourbe couleur tabac. Il fallait voir la tête des gars une fois pansés. (…) Nous avions tant de monde qu'on ne pouvait pas faire utilement notre service" (11).

Cet immense désordre a deux conséquences. D'une part il peut nuire au comportement des professionnels du Service de Santé et des soignants auxiliaires ce qui aggrave parfois une situation déjà critique. C'est le diagnostic de Léon Werth : "À Creil, les premiers jours de la guerre, j'étais dans une ambulance. Jamais je n'ai vu pareille pagaille…, les blessés étaient couchés sur des brancards ou sur le sol. Ils s'accumulaient…, il n'y avait pas assez de médecins. Ils étaient là, terreux, pouilleux, les vers grouillaient dans leurs plaies et les chatouillaient abominablement. Eh bien, tout près d'eux, presque à côté d'eux, si près que beaucoup de blessés pouvaient les voir, les majors et les infirmières buvaient du champagne à grands éclats de rire. "Crois-tu que ces gens-là étaient d'une férocité particulière ? Non pas. La moindre organisation, des locaux préparés, des brancardiers y transportant ces blessés et tu aurais vu les majors et les infirmières penchés sur les blessés. Mais cela avait commencé autrement, voilà tout. Ils s'étaient sentis débordés. Ils étaient fatigués, ils avaient faim, ils s'étaient immédiatement adaptés à un spectacle de catastrophe" (12). D'autre part les insuffisances des institutions suscitent d'innombrables initiatives chez les civils (13). Ainsi la princesse des Bormes, l'héroïne de Cocteau, décida pour remplir son hôtel transformé en ambulance "d'improviser un convoi, de recruter voitures et conducteurs bénévoles, d'obtenir les laissez-passer nécessaires et de prendre au front le plus de blessés possible" (14).

Les anges du dévouement

Dans les premiers jours d'août 14, les femmes de bonne volonté qui ont du temps et de l'entregent décident donc de se rendre utiles dans des conditions parfois hostiles. Un récit publié dans *La Revue des Deux Mondes* (15) met en scène une infirmière rudoyée

par les officiels : "On s'imagine venir jouer à la poupée ? (…) Nous avons dix fois plus de demandes qu'il nous en faudrait".

La réalité sur le terrain contraste donc avec la propagande patriotique et les excentricités des grandes dames y semblent encore plus incongrues. Quand Georges Duhamel remarque : "La guerre n'avait pas transformé la vie, elle l'avait augmentée, apportant des deuils, des frayeurs inconnues, des devoirs passionnants, une occasion tragique et romanesque de multiplier ses destinées" (16) comment ne pas penser au modèle de la Princesse des Bormes, Misia Sert, dont on murmurait qu'elle avait fait faire son costume d'infirmière par Paul Poiret et transformé sa Rolls-Royce en ambulance (17) ? La liste de ces bienfaitrices se lit comme le Gotha (18) et si certaines firent preuve d'une admirable efficacité, d'autres furent "le plus souvent partagées entre un grand besoin de dévouement et de tyranniques habitudes mondaines" (19). Dans ces conditions, l'incompréhension voire le mépris, risquait d'opposer les bienfaitrices aux infirmières de métier. L'une d'elle, Claudine Bourcier, a parlé du snobisme comme d'une "arme mortelle" (20).Cette différence de classe était également mal perçue par les médecins et par les patients : "Nous soigner constitue une contribution patriotique, un geste d'humanité à quoi elles condescendent, mais qui n'abolit pas la distance résultant d'éducations différentes. Elles conservent des préjugés de caste et parleraient autrement à des officiers" (21).

Certains griefs étaient plus graves. Le dévouement pouvait être freiné par des préjugés moralisateurs Léon Jouhaud raconte "la déception de ces dames" en s'apercevant qu'au lieu de blessés elles devraient soigner des soldats syphilitiques" (22). Et surtout par le patriotisme : Léon Werth montre des infirmières refusant leurs soins aux Allemands. Il reproduit aussi un article de *L'Echo de Paris* où pour venger son fils une infirmière menace de faire une piqûre de morphine mortelle à un jeune Allemand (23). Ailleurs c'est l'incompétence qui est dénoncée, Clavel constate que l'une de celles qui devraient le soigner "n'a jamais pu apprendre les règles les plus simples de l'asepsie" (24). Mais, comme on le verra à propos des médecins, le reproche le plus grave fait aux infirmières est leur droit de vie et de mort sur leurs patients, certaines "dénonçaient aux autorités les soldats qui prononçaient des paroles de colère et de découragement. Et elles employaient les plus savantes ruses auprès des majors pour que fût abrégé le séjour à l'hôpital des soldats qui se refusaient énergiquement d'aller à la messe" (25). Cependant dans ce tableau très sombre il ne faut pas oublier la reconnaissance des blessés soulagés de reposer "entre les mains des femmes" (26). Et surtout, comme le montre Cocteau, certaines de ces femmes eurent l'immense mérite d'indiquer "aux chefs civils et militaires le sens d'une organisation qui ne se fit que longtemps après (27)". Pourtant, Mme des Bormes faillit bien être découragée par l'horreur du champ de bataille où elle va chercher les blessés.

"Ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner" (28)

Ce n'est qu'une longue plainte laissée souvent sans réponse. "La chose la plus horrible était les sanglots des blessés. Quand on a entendu ces longs appels douloureux, ces plaintes enfantines, ces gémissements étouffés et ces brusques cris d'agonie et de souffrance, il semble qu'on ait atteint jusqu'aux limites de l'angoisse et de la douleur" (29). Maurice Genevoix et Léon Werth font entendre le même écho : "Les blessés qu'on n'a pas encore relevés crient leur souffrance et leur détresse… "Est-ce qu'on va me laisser mourir là ? – À boire ! – Ah ! – Brancardiers !". Et les soldats, qui entendent ces cris et

qu'une consigne rive à leur poste, s'indignent : "Qu'est-ce qu'ils foutent, les brancardiers ? C'est comme les flics ! On ne les voit jamais quand on a besoin d'eux !" (30). Même constat pour Clavel : "On entend des appels traînants : – Brancardiers… Brancardiers… (…). Un major entraîne vers le creux de la vallée, d'où viennent des appels et des cris, des brancardiers hésitants. Clavel voudrait abandonner sa compagnie, aller avec eux ramasser des blessés… Une vérité se révèle à lui sur ce champ, dans cette nuit traversée d'appels et de gémissements, il y a des blessés et des morts. C'est tout. C'est la seule réalité" (31).

Mais la perspective change quand le récit est fait du point de vue du personnel du Service de Santé, l'accent est alors mis sur les efforts plus ou moins vains pour secourir les blessés ; on lit dans *Les carnets de l'aspirant Laby* comment ses tentatives se soldent par un échec ("Désolés de ne pouvoir remplir notre mission, nous faisons demi-tour") et comment une autre mission lui vaut d'être "engueulé" pour son "zèle excessif autant qu'intempestif" (32). Position intenable que celle des brancardiers agressés de toutes parts : "Pourquoi qu'on t'a collé des croix d'ssus les bras ? Pour t'donner des airs ?". Ils obéissent à des ordres souvent impossibles à exécuter, leur tâche étant toujours secondaire par rapport aux exigences du combat. Si les blessés sont "l'encombrement de cette guerre" (33) selon le mot profond de Cocteau on pourrait en dire autant des brancardiers. Sans avoir le droit de combattre ils bravent les mêmes dangers que les combattants, une situation qui sera finalement reconnue comme le précise Louis Maufrais : "Au tout début de la guerre il était dans les habitudes des cadres de l'armée de désigner comme brancardiers des hommes incapables de se battre. Mais ils comprirent rapidement que c'était l'inverse qu'il fallait faire (…). Et les brancardiers furent alors sélectionnés parmi les meilleurs éléments- résistance physique et morale, esprit de devoir" (34). C'est sans doute cette "résistance morale" qui inspire Georges Duhamel : "Je dus bien des choses à mon nouveau métier de brancardier. Je lui dus de connaître les hommes mieux que je ne les avais connus jusque-là, de les connaître baignés dans une lumière plus pure, nus devant la mort, dépouillés même des instincts qui dénaturent la divine beauté des âmes simples" (35).

Les deux convois

Les blessés qui peuvent encore marcher croisent parfois des régiments intacts montant au front, une rencontre que plusieurs romanciers ont décrit : "Ce n'était plus une armée mais un fouillis d'hommes blessés, fourbus, boitant, se traînant, dont on apercevait les linges tâchés de sang autour des membres ou bien des fronts. (…) Et les autres s'en venaient par tas, comme s'ils se soutenaient entre eux puis ils s'empêtraient sur la route de ce régiment intact qui courait prendre leur place devant l'ennemi" (36). Maurice Genevoix est plus explicite encore, il donne la parole à la "colonne de blessés" revenant du front et croisant ceux qui y vont : "Voyez, c'est la bataille qui passe. Voyez ce qu'elle a fait de nous. N'y allez pas !" (37).

L'accueil des blessés

L'accueil des blessés donne lieu à des descriptions contrastées : "Et le premier blessé qui arrive, deux heures plus tard, est entouré, presque étouffé, harcelé, pressé de questions comme s'il descendait de quelque séjour légendaire sur un coursier ailé de feu". Quand l'attrait de la nouveauté a disparu le langage de l'épopée est remplacé par cette anecdote : "Cependant de gros infirmiers bien nourris lancent des brocards virulents aux petits montagnards qui sont restés toute la nuit sous le feu à la même place tandis qu'eux-

mêmes ronflaient dans leur paille fraîche, à l'abri. (…) Au lieu de bras ouverts ils trouvent des quolibets haineux" (38). Cet incident revient dans *Gaspard* où un ambulancier volontaire interpelle des blessés en ces termes : "Si on avait beaucoup de soldats comme vous ! … Ah ce n'est pas étonnant que les Allemands soient à Compiègne !…" (39). On constate aussi l'indifférence décrite par Léon Werth : "Le sergent brancardier et le sergent-major jouent aux échecs, corps à table, visages tendus, les yeux fixes. Rien ne les distrait. On annonce des blessés. Ils ne lèvent pas la tête. (…) Et pourquoi lèveraient-ils la tête ? … Les blessés vont mourir ou partir" (40).

La "bonne blessure"

Ces réactions n'étaient sans doute pas adoucies par le soulagement visible des blessés atteints d'une "bonne blessure", "celle qui fait réformer" (41). Elle est évoquée si souvent qu'elle se banalise et qu'on oublie l'atrocité de cet oxymore. Elle apparaît dès le début du *Voyage au bout de la nuit* : "Je m'aperçus en fuyant que je saignais du bras, mais un peu seulement, pas une blessure suffisante du tout, une écorchure. C'était à recommencer" (42). À force d'être exposé Bardamu finit par "gagner" cette blessure (43) et le narrateur de *La Peur* aussi : "Pour moi qui ai eu la chance d'attraper la "bonne blessure", ce gros lot des champs de bataille, je me trouve à l'hôpital comme un homme qui passerait son hiver dans le Midi" (44). Léon Werth montre des soldats qui songent à forcer le destin : "- Deux copains qui s'entendraient…, dit Caudal, pour se faire une bonne blessure. C'est plus compliqué que ça n'en a l'air…, dit le brigadier" (45). D'autant plus compliqué que dès septembre 14 le Service de Santé distribue des questionnaires destinés à consigner les mutilations volontaires. Maurice Genevoix donne la parole à un soldat accusé et condamné : "23 septembre. 13 jours qu'on est blessés, et pas guéris, et renvoyés au feu comme ça, moi avec mon bras qui rend de l'humeur encore et Beaurain avec son doigt qui pourrit ! (…) Ils nous ont collé un an d'prison à tous, les bons et les mauvais…" (46).

L'hôpital

Dans ces conditions une blessure considérée comme authentique semble la voie du salut. L'hôpital perçu avant-guerre comme un lieu de "souffrance" et de "déchéance" est "le plus grand bonheur qu'un soldat puisse entrevoir" (47). Ceux qui en contrôlent l'accès acquièrent donc des "pouvoirs divins" (48). Et en amont les majors du poste de secours ont "le pouvoir surhumain de faire passer un soldat par la seule vertu d'une signature, du lieu où l'on meurt au lieu où l'on vit". Avec leur "baguette magique" Léon Werth les représente comme "les sorciers du régiment" (49). Mais il nuance ce constat par des exemples contradictoires : dans le rapport de force entre la médecine et l'armée c'est tantôt l'une tantôt l'autre qui l'emporte. Un adjudant fait emprisonner un infirmier qui refuse de l'évacuer et le colonel président d'une commission spéciale de réforme déclare que la commission ne peut être "liée par l'avis du médecin, fût-il le plus grand médecin" (50). Par contre, quand Clavel arrive enfin dans un hôpital de l'intérieur, c'est l'inverse : "Si le médecin n'est pas le plus grand ennemi du soldat, il est en tous cas le plus grand chef. Car il n'est pas de chef militaire à qui l'autorité du médecin ne puisse le soustraire. Le médecin décide de l'envoi au front, du séjour au dépôt, du séjour à l'hôpital. Il est plus puissant que Joffre. Il donne ou il refuse à Joffre les soldats" (51).

"Ce sera confortable pour souffrir" (52)

Plus puissant que Joffre, le médecin est souvent moins puissant que la souffrance ou que la mort. Mais avant d'être soignés, les blessés doivent d'abord survivre à la chaîne d'évacuation, ce long chemin qui les mène du front au poste de secours et aux ambulances puis à l'hôpital d'orientation et d'évacuation, aux gares et enfin aux hôpitaux de l'arrière. C'est le système "emballage et expédition" de Delorme ; il inspire à Georges Duhamel un épisode où deux blessés ne sont plus que "deux colis encombrants et misérables, pauvrement empaquetés et maltraités par la poste" (53). Roger Martin du Gard développe cette image dans les dernières heures de Jacques Thibault : "des éclisses arrachées sans doute à quelque ancienne caisse d'emballage" (54) sont garrottées aux jambes du blessé et comme on peut y lire l'inscription incomplète "Fragil...." elle devient le surnom que les soldats donnent au fardeau dont l'un d'eux se débarrasse en l'achevant. Tous les témoins dénoncent l'insuffisance et l'indignité des trains d'évacuation (55) : "Le train sanitaire roulait depuis une heure, nous ramenant à l'intérieur. Dans le wagon à bestiaux aménagé avec des couchettes, nous étions douze blessés fiévreux, fatigués d'avoir attendu plusieurs jours déjà sur un brancard, de poste de secours en poste de secours. Quelques-uns étaient atteints sérieusement et souffraient cruellement" (56). C'est aussi l'expérience de Clavel : "Le train sanitaire qui emporte vers l'intérieur des blessés anciens et des malades mit vingt-trois heures pour aller de Noisy-le-Sec à X… de l'Orne" (57). Le trajet de Gaspard est plus interminable encore, le train "ne mit pas moins de cinq jours (…) pour aller de la Lorraine, qui était à feu et à sang, jusque dans l'Anjou tranquille" (58). Malgré les réformes du Service de Santé, la construction de nouvelles voies ferrées et la multiplication des moyens de transport, la lenteur des opérations coûte encore de nombreuses vies jusqu'à la fin de la guerre, on a pu par exemple parler d'un "désastre sanitaire" à propos du Chemin des Dames (59).

Soucieux de traiter aussi bien les causes du mal que leurs effets, Roger Martin du Gard imagine dans *Les Thibault* une conversation entre Antoine et son mentor le docteur Philip. Celui-ci "avait été nommé, dès la fin de 1914, à la tête d'une commission chargée d'améliorer les services sanitaires de l'armée, et, depuis cette date, il s'était donné pour tâche de lutter contre les vices d'une organisation qui lui était apparue scandaleusement défectueuse. Sa notoriété dans le monde médical lui assurait une exceptionnelle indépendance. Il s'était attaqué aux règlements officiels ; il avait dénoncé les abus, alerté les pouvoirs ; et les heureuses mais tardives réformes accomplies en ces trois dernières années étaient dues, pour une grande part, à ses courageuses et tenaces campagnes" (60). Le roman choisit ici de s'écarter de la vérité historique puisque, contrairement à Philip, Justin Godart, le grand réformateur du Service de Santé (61), n'était pas médecin : lors de sa nomination il avait tenu à déclarer : " je ne suis ni militaire de profession, ni un fonctionnaire, ni un médecin, je suis le blessé". Mais la conversation d'Antoine et de Philip est très fidèle aux faits ; Philip revient sur la situation de 1914 et de 1915 : "C'était l'époque où les blessés étaient encore évacués dans des trains ordinaires, ceux qui avaient amené des troupes (62) ou du ravitaillement… Quand ce n'étaient pas des wagons à bestiaux !… J'ai vu des malheureux qui avaient attendu vingt-quatre heures dans des compartiments non chauffés, parce qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour former un convoi réglementaire (...) Et quand, enfin, le train se mettait en marche, il en avait souvent pour deux ou trois jours de trimbalage, avant qu'on les sorte de leur paille…" (63). La lenteur de l'évacuation était encore accentuée par le "principe absurde de remplir d'abord les hôpitaux les plus éloignés, sans tenir compte de la gravité des bles-

sures et de leur urgence… On expédiait couramment à Bordeaux ou à Perpignan des blessés du crâne, qui n'arrivaient jamais à destination parce que la gangrène ou le tétanos les avaient achevés en cours de route ! Des malheureux qu'on aurait sauvés, neuf sur dix, en les trépanant dans les douze heures (64) !". Philip complète ce réquisitoire en évoquant la mauvaise utilisation des compétences (au front des "praticiens notoires" doivent obéir à des médecins militaires inexpérimentés) mais surtout il insiste sur l'un des plus grands problèmes sanitaires du début de la guerre, la gangrène provoquée par le manque d'aseptise.

Projectiles aseptiques

Les premières semaines de guerre avaient amené Edmond Delorme à revoir les positions qu'il défendait à la mobilisation. Dès le 28 septembre il renonça au principe selon lequel il convient de minimiser les interventions chirurgicales, le pansement et la teinture d'iode étant suffisants (65). Mais surtout il admit son erreur concernant les "projectiles aseptiques". Contrairement à ce qu'il avait indiqué dans son *Précis de Chirurgie de Guerre*, les plaies provoquées par les balles ne sont pas aseptiques, et les blessures provoquées par les éclats d'obus sont "inoculées", "ensemencées", "infectées" pour reprendre les termes d'André Lapointe : "Si la balle est stérile à la sortie de l'arme elle cesse de l'être quand elle a traversé les vêtements et la peau du soldat" (66). Malheureusement cette prise de conscience et les modifications qu'elle entraîna vinrent trop tard pour tous les blessés déjà atteints de gangrène gazeuse ou du tétanos : "Les infirmiers n'avaient pas le temps de laver les corps, remplis de boue, comme les uniformes. La terre mordait les chairs meurtries" (67). Même quand elle est possible ; la désinfection des plaies ne suffit pas, Louis Maufrais conclut sa description des débris enlevés un à un en insistant sur son scepticisme "ce geste accompli pendant trois ans, badigeonner l'entrée de la blessure de teinture d'iode, ne sert pas à grand-chose" (68). Comme pour confirmer ce jugement le blessé dont il parle doit être amputé immédiatement après. Et quand le narrateur de *La Peur* décrit la quarantaine d'éclats suppurant, à sa douleur s'ajoute la peur de devoir subir le même sort que ses camarades parmi lesquels se trouve ce Breton "très jeune, blessé sur tout un côté du corps, atteint de gangrène, dont on rogne constamment deux membres : un bras et une jambe. On le dispute à la pourriture par morceaux, de quinze à vingt centimètres chaque fois" (69). Malgré les progrès réalisés à partir de 1915, malgré les autoclaves introduits en octobre 14 et malgré les autochirs, à Vauquois Jules Romains peut encore écrire : "Ce qui inquiète Clanricart, c'est de penser que cette affreuse blessure, qui a pénétré si loin et broyé tant de chairs diverses, a été faite non pas par un éclat de projectile relativement propre, mais par quelque moellon souillé ; et qu'elle a dû être copieusement aspergée de débris, de poussière infecte" (70).

Les amputations

Là encore le jugement de Philip est particulièrement sévère : "à la tête des grands services chirurgicaux, des chefs ignares, qui avaient l'air de ne jamais avoir opéré que des panaris, et qui décidaient et pratiquaient les interventions les plus graves, amputaient à tort et à travers, simplement parce qu'ils avaient quatre ficelles sur leur manche, sans vouloir écouter les avis des civils mobilisés -fussent-ils chirurgiens des hôpitaux- qu'ils avaient sous leurs ordres !" (71). À leur décharge, ces chirurgiens surmenés qui travaillaient dans de déplorables conditions étaient souvent placés devant d'impossibles dilemmes ; mais il demeure que c'est pendant les premières semaines de la guerre que le nombre d'amputations fut le plus élevé et que le principe de conservation (72) ne fut

privilégié que par la suite. On assiste d'ailleurs à une crise de conscience des chirurgiens : dans *Le Progrès Médical* de 1914 (73) le docteur Rodiet redoute les récriminations et les demandes de réparation que risqueraient de faire les amputés après la guerre et il propose un questionnaire sur "tous les éléments d'une appréciation exacte des causes qui ont déterminé le chirurgien à intervenir". Ce malaise est reflété dans les romans et quand Gaspard traite un chirurgien de "charcutier" (74), comment ne pas penser à la polémique sur "l'amputation en saucisson" qui fit rage après la publication d'une étude de Pauchet et Sourdat basée sur leurs expériences d'août et de septembre 14 ? Cette pratique provoqua l'indignation de la Société de Chirurgie qui la condamna unanimement pour sa barbarie, elle fut cependant justifiée par ses partisans et continua d'être pratiquée (75). On en trouve un écho dans *Clavel chez les Majors* : "Des médecins médiocres (…) se découvrirent, aux premiers jours de la guerre, un tempérament chirurgical. Ils coupèrent bras et jambes. Ce ne fut pas par méchanceté. Ils jouèrent, ces distributeurs d'antipyrine, à la grande chirurgie. (…) Ils disaient joyeusement, quand ils venaient en permission : "Nous coupons des ronds de saucisse". Ce n'était pas par méchanceté : ils n'opéraient que sur des soldats de deuxième classe" (76). Mais le comble de l'horreur est sans doute atteint dans *Thomas l'imposteur* quand l'amputation, unique salut d'un soldat blessé pendant le bombardement de Reims, est devenue impossible : "on venait d'apprendre à un artilleur qu'il fallait lui couper la jambe sans chloroforme, que c'était la seule chance de le sauver, et il fumait, blême, une dernière cigarette avant le supplice, lorsqu'un obus réduisit le matériel chirurgical en poudre et tua deux aides-majors. Personne n'osa reparaître devant l'artilleur. On dut laisser la gangrène l'envahir comme le lierre une statue" (77).

Au terme de cette étude il convient de revenir à la fois sur la nature du témoignage romanesque et sur son objet. On peut tout d'abord remarquer que si les romanciers brossent un tableau aussi sombre de la situation des blessés de l'été 14 c'est souvent par pacifisme – ils souhaitent alors montrer toutes les horreurs de la guerre – mais aussi parce qu'ils écrivent *contre* la propagande patriotique. Par ailleurs les documents contemporains et les études historiques mettent en évidence l'extraordinaire précision des romans ; leur exigence s'explique au moins par deux raisons : dire la vérité pour faire taire les mensonges, et dire la vérité par solidarité et par piété pour les blessés et pour les morts. Ensuite si l'on revient à la situation sanitaire constatée par les romanciers, il faut indiquer que dès septembre 14 des voix – et non des moindres – s'élevèrent pour exiger les réformes indispensables. Clémenceau fit paraître un article tellement critique que *L'Homme Libre* fut suspendu pendant huit jours en application de la loi de censure du 4 août 14. Le 22 septembre *L'Action Française* avait en première page un article sur "Le Service de Santé" et le lendemain Maurice Barrès publiait dans *L'Echo de Paris* (78) un remarquable réquisitoire où il dénonçait toutes les promesses non tenues : les ambulances, le personnel, le matériel, le transport des blessés, les hôpitaux, tout fut passé en revue dans cet article, "Les blessés sont fait pour être guéris".

Mais les critiques les plus vives devaient s'élever au sein même du monde médical. Ce fut d'abord l'échange de "Libres Propos" dans le *Paris médical* de 1914 (79) ; le Dr Milian y présentait les "Reproches au services de santé" en regrettant qu'il soit "en butte aux attaques de chacun, du haut en bas de l'échelle sociale civile ou militaire (…) La presse politique, en particulier, ne lui ménage pas les reproches et déjà se répand comme une vérité cette appréciation précoce et sévère : 1870 fut la faillite de l'Intendance- 1914 consacre celle du Corps de Santé". Il rappelait que ce service était "en

voie de transformation" à la déclaration de guerre et s'il concédait qu'il y avait bien des "ambulances inutilisées", des "chirurgiens notoires qui n'avaient pas vu un blessé" et que le service des évacuations avait laissé à désirer, il concluait que "la très grande majorité des médecins fait son devoir". La réponse du Dr Ginossier "À propos du service de santé" (80) était moins indulgente. Il soulignait que la majorité des critiques émanait des médecins eux-mêmes et citait l'exemple d'une petite ville organisée en août 14 pour recevoir trois mille blessés et où sept mille furent envoyés avant d'être oubliés. En soulignant la "défectuosité" de l'organisation et sa "médiocrité" il rendait hommage à "l'excellente besogne" accomplie dans des conditions aussi ingrates. Un peu plus tard (81) Marcel Robineau n'eut pas peur de déclarer que "le personnel, le matériel, les dispositions régimentaires précisant le rôle du service ne permettaient pas de réaliser la mission qui lui incombait dans la *guerre de mouvement*". Mais l'examen le plus complet fut écrit en en 1915 par Joseph Reinach (82), auteur des célèbres *Commentaires de Polybe* et rapporteur de la Commission Supérieure Consultative des Services de Santé. Son fils ayant été tué dans les Ardennes le 31 août 14, il était touché au plus profond de lui-même. Il passa en revue les excès de la "paperasserie", le favoritisme des nominations, l'insuffisance des moyens de transport des blessés, la mauvaise répartition des compétences, les "liaisons insuffisantes entre les Services de Santé et l'administration centrale", les pénuries de matériel, l'insuffisance des liens avec la Croix-Rouge et la situation pitoyable des Dépôts d'Eclopés (83). Une tâche immense attendait donc Justin Godart lorsque le 1er juillet 1915 Viviani le nomma sous-secrétaire d'État du Service de Santé militaire.

NOTES

(1) Debue-Barazer C. et de Perrolat S. - "1914-1918 guerre, chirurgie, image. Le Service de Santé et ses représentations dans la société militaire", *Sociétés et représentations*, 2008/1, 25, 233-253.

(2) Drieu La Rochelle P. - *La comédie de Charleroi*, Gallimard, Paris, 2013, p. 76 (éd. originale Gallimard, Paris, 1934).

(3) Cocteau J. - *Thomas l'imposteur*, Folio Gallimard, Paris, 2010, p.7 (éd. originale, Paris, 1934). Voir aussi Chevallier G. - *La Peur*, Le Dilettante, 2013, p. 22, p.33 . (ed. originale Stock, Paris, 1930).

(4) Cité par Lacouture J. - *Une adolescence du siècle*, Le Seuil, Paris, 1994, p. 264.

(5) Dès 1926 André Mignon publia une étude du *Service de Santé pendant la Première Guerre Mondiale* (Masson). L'ouvrage de référence est celui de Ferrandis J.-J. et de Larcan A. - *Le Service de Santé aux armées pendant la Première Guerre Mondiale*, LBM, Paris, 2008. Voir aussi : Audouin-Rouzeau S. - "Massacres. Le corps et la guerre", *Histoire du corps*, ouvrage collectif, T. III, Le Seuil, Paris, 2006 ; Delaporte S. - *Les médecins de la Grande Guerre 1914-1918*, Bayard, Paris, 2003 ; Fournel C. et Muzeelle S. - *Un médecin au front de 1914 à 1918 ou l'incroyable destin*, Alan Sutton, Saint-Avertin, 2000 ; Fournier J.P. - *1914-1918 l'école de la souffrance*, Alan Sutton, Saint-Avertin, 2008 ; Loodts, P. et Masson-Loodts, I. *La Grande Guerre des soignants*, Memogrammes, Arquennes, 2009 ; Pérollat, S. *Le Service de Santé dans la tourmente de 1914-1918*, Vol. I, Editions Universitaires Européennes, Sarrebruck, 2013 ; Prost A. - "le Service de Santé militaire pendant la Première Guerre Mondiale", *Justin Godart, un homme dans son siècle, 1871-1956*, sous la direction d'Annette Wierviorka, CNRS, Paris, 2004 ; Sarrion S. - *Le Service de Santé des armées pendant la Première Guerre Mondiale (1914-1918)*, Autoédition, 2008 ; Viet V. - "Droit des blessés et intérêt de la nation : une casuistique de guerre", *Revue d'Histoire Moderne et contemporaine*, 2012, 85-106.

(6) Centre de documentation, Musée du Service de Santé des Armées au Val-de-Grâce, Carton A201. Nous adressons nos remerciements à Mme Garric pour son aide pendant la consultation de ces documents. Voir aussi Moisant J.H. - *L'Armée silencieuse*, Lavauzelle, Paris, 1917.

(7) Les JMO peuvent être consultés au Service Historique de l'Armée de Terre.
(8) BESSIÈRES A. - *Le train rouge, deux ans en train sanitaire*, Beauchesne, Paris, 1916, p. 13. On pense au mot fameux de Millerand, "ordre, contre-ordre, désordre".
(9) BONNETTE P. - *La Presse Médicale*,1er août 1914, n° 61, 871-872, "La mobilisation des médecins" ; 12 août 1914, n° 62, 601 "L'organisation des ambulances de guerre".
(10) JOUHAUD L. - *Souvenirs de la Grande Guerre*, Presses Universitaires de Limoges, 2006, p. 16 et p. 40. Voir aussi MARTIN DU GARD R. - *Les Thibault V, Epilogue,* Folio Gallimard, Paris, 1980, p. 282 (éd. originale, Gallimard, Paris, 1940).
(11) MAUFRAIS L. - *J'étais médecin dans les tranchées*, Robert Laffont, Paris, 2012, p. 45-47. Voir aussi LÉVY C. - *Les Pharmaciens et la Première Guerre Mondiale,* Université de Clermont 1, 25 septembre 1998, 87 p. (thèse du diplôme d'Etat de Docteur en Pharmacie soutenue le 25 septembre 1998).
(12) WERTH L. - *Clavel chez les Majors*, Viviane Hamy, Paris, 2006, p. 61.
(13) Cette solidarité se manifesta partout, en voici un exemple parmi des centaines d'autres : "Au commencement d'août 1914 les habitants du petit village de Soubès dans l'Hérault envoyèrent des "vins fins", des fruits, du chocolat, des confitures aux blessés des hôpitaux de Lodève". (SAUZET J-A. - *Les Echos de Soubès pendant la Guerre de 1914-1918*, Les Beaux-Arts, Lodève, 1990).
(14) COCTEAU, J. *op.cit*. p.18.
(15) ROUSSEL-LÉPINE J. - "Une ambulance de gare", *La Revue des deux mondes*, mai-juin 1916, p. 665. Voir aussi CHEVALLIER G. - *op.cit*. p. 150.
(16) DUHAMEL G. - *Civilisation*, Georges Crès, Paris, 1921, p. 187.
(17) Voir aussi CÉLINE L.F. - *Voyage au bout de la nuit*, Gallimard, Paris, 1952, p. 68 (éd. originale Denoël et Steele, Paris, 1932).
(18) Citons la comtesse Greffulhe, la duchesse de Rohan, la duchesse d'Albufera, la comtesse d'Haussonville, la comtesse de Pourtalès, la duchesse de Sutherland, la comtesse de La Rochefoucauld, la baronne de Rothschild, la marquise de Montebello, la marquise de Voguë, la princesse Murat etc… Voir DE CASTELLANE B. - *Mémoires*, Perrin, Paris, 1986, p. 345.
(19) DUHAMEL G. - *Civilisation*, *op. cit*. p. 184.
(20) BOURCIER C. - *Nos Chers blessés, une infirmière dans la Grande Guerre*, Alan Sutton, Saint-Avertin, 2005, p. 18. Voir aussi WERT, L. - *Clavel chez les Majors*, *op.cit*. p. 21.
(21) CHEVALLIER G. - *op.cit*. p. 150, DUHAMEL G. - *Vie des Martyrs 1914-1916*, Mercure de France, Paris, 1917, p. 33.
(22) JOUHAUD L. - *op. cit*. p. 55.
(23) WERTH L. - *Clavel soldat*, *op. cit*. p. 42-43, 78-79 et p. 375.
(24) WERTH L. - *Clavel chez les Majors*, *op. cit*. p. 96.
(25) *Ibid*. p. 22 et p. 58. Voir aussi CHEVALLIER G. - *op.cit*. p. 177-178 et MARTIN DU GARD R. - *Les Thibault V, Épilogue*, *op.cit*. pp. 222-224.
(26) BENJAMIN R. - *Gaspard*, Fayard, ville 1915, p. 172.
(27) COCTEAU J. - *op.cit*. p. 51.
(28) STENDHAL - *La Chartreuse de Parme*, Paradigme, 2007, p. 53, Paris, A. Dupont, 1839, Fabrice à Waterloo est une référence obligée pour de nombreux romans de guerre.
(29) BERTRAND A. - *L'Appel du Sol*, Calmann-Lévy, ville 1916, p. 189.
(30) GÈNEVOIX M. - *Ceux de 14*, Hachette, Paris, 1916, p. 43. Voir aussi CENDRARS B. - *J'ai saigné*, Coll. Classiques, Hatier, Paris, 2012, p.20.
(31) WERTH L. - *Clavel Soldat*, *op.cit*. p. 85.
(32) AUDOUIN-ROUZEAU S. et DELAPORTE S. - *Les carnets de l'aspirant Laby : médecin dans les tranchées, 28 juillet 1914-14 juillet 1919*, Hachette, Paris, 2003, p. 55, p. 58-59 et 65. Voir aussi *L'Intransigeant*, "Les blessés sur le champ de bataille, les brancardiers sous le feu de l'ennemi", in *La Grande Guerre du XXème siècle*, n°1, 1915, p. 75-78.
(33) COCTEAU - J. *op. cit*. p. 38. Voir aussi DUHAMEL G. - dans *La Vie des Martyrs*, "Histoire de Carré et de Lerondeau", op. cit. p. 12 et André MIGNON - *Le Service de Santé pendant la Grande Guerre*, *op. cit*. T. I , p. 25.

(34) MAUFRAIS L. - *op. cit.* p. 83. Voir AUDOUIN-ROUZEAU S. - *Les Carnets de l'aspirant Laby*, *op. cit.* p.18, p. 45, p. 76-77. Se jouant de l'incompatibilité du brassard et du revolver, Cocteau imagine Thomas arborant l'un et armé de l'autre (*op. cit.* p. 28).
(35) DUHAMEL G. - *Civilisation*, Georges Crès, Ville 1921, p. 51.
(36) BENJAMIN R. - *op. cit.* p. 97. Voir aussi *La Peur*, *op. cit.* p. 84-85 et BERTAND A. - *op. cit.* p. 26-29.
(37) GÈNEVOIX M. - *op. cit.* p.47. Lavisse, malgré son patriotisme, cite cette scène dans sa préface à *Ceux de 14*.
(38) FAURE E. - *La Sainte Face*, Georges Crès, VILLE 1917, p. 10 et p. 30.
(39) BENJAMIN R. - *op. cit.* p. 165.
(40) WERTH L. - *Clavel Soldat op. cit.* p. 182 et p. 216.
(41) PROUST M. - *Le Temps Retrouvé*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1954, p. 821. Date de l'originale Voir aussi DRIEU LA ROCHELLE *op. cit.* p. 218 et p. 228.
(42) CÉLINE L.F. - *Voyage au bout de la nuit*, op. cit., p.30.
(43) *Ibid.* p. 68.
(44) CHEVALLIER G. - *op. cit.* p. 184. Voir aussi p. 224.
(45) WERTH L. - *Clavel Soldat*, *op. cit.* p. 332 et *Clavel chez les Majors*, *op. cit.* p.108.
(46) GENEVOIX M. - *op. cit.* p. 44.
(47) CHEVALLIER G. - *op. cit.* p. 183-184. Sur les majors au Conseil de Révision voir BOULANGER P. - "Les conscrits de 1914 : la contribution de la jeunesse française à la formation d'une armée de masse", *Annales de démographie historique*, 2002/1 n°103, 11-34.
(48) *Ibid.* p. 184.
(49) WERTH L. - *Clavel Soldat*, *op. cit.* p. 155.
(50) *Ibid.* p. 187 et *Clavel chez les Majors*, *op. cit.* p. 277. Voir aussi *Clavel Soldat*, *op. cit.* pp. 285-286.
(51) *Clavel chez les Majors*, *op. cit.* p. 97.
(52) C'est l'oxymore de Gabriel CHEVALLIER pour désigner l'hôpital mixte (*op. cit.* p. 150).
(53) DUHAMEL G. - *La Vie des Martyrs*, *op. cit.* Voir aussi DRIEU LA ROCHELLE - *op. cit.* p. 101.
(54) MARTIN DU GARD R. - *Les Thibault V, L'été 14, op. cit.* p.77 et suivantes.
(55) Voir BESSIÈRES A. - *op. cit.* p. 16-17. Voir aussi OLIER F. - "L'hôpital militaire de Givet", *Les hôpitaux militaires français au XXème siècle*, dir. P. CRISTAU et R. - Le Cherche-Midi, 2006.
(56) CHEVALLIER G. - *op. cit.* p.124-125.
(57) WERTH L - *Clavel chez les Majors*, *op. cit.* p. 94.
(58) BENJAMIN R. - *op. cit.* p. 146-147.
(59) VERQUIN R. - "Le Chemin des Dames, un désastre sanitaire", *Société Archéologique, historique et scientifique de l'Aisne*, 2005, 144-185.
(60) MARTIN DU GARD R. - *op. cit.* p. 269.
(61) Voir *Justin Godart, un homme dans son siècle, 1871-1956*, *op. cit.*
(62) Voir aussi BENJAMIN R. - *Gaspard*, *op. cit.* p. 146.
(63) MARTIN DU GARD R. - *op. cit.* p. 281.
(64) *Ibid.* p.282. Voir aussi MOISANT J.H. - *op. cit.* p. 74.
(65) CHAUVIN F., FISCHER L.P., FERRANDIS J.-J., CHAUVIN E. et. GUNEPIN F.X. - "L'évolution de la chirurgie des plaies de guerre des membres, 1914-1918", *Histoire des Sciences Médicales*, XXXVI, n° 2, 2002, 157-173. Sur les pansements individuels voir DRIEU LA ROCHELLE - *op. cit.* p. 86
(66) LAPOINTE A. - *Chirurgie d'Ambulance, les premiers traitements des blessures de guerre,* Maloine, 1917, p. 3.
(67) BERTRAND A. - *op. cit.* p. 214. Le taux de mortalité de la gangrène gazeuse était alors de plus de 50%.
(68) MAUFRAIS L. - *op. cit.* p. 334-335. Voir aussi BESSIÈRES A. - *op. cit.* p. 23.
(69) CHEVALLIER G. - *op. cit.* p. 140-141.

(70) ROMAINS J. - *Les Hommes de Bonne Volonté, XV, Prélude à Verdun,* Flammarion, Paris 1938, p.117.
(71) MARTIN DU GARD R. - *op. cit.* p. 282. Ce jugement de Philip est d'autant plus poignant si l'on pense à Jacques Thibault : "Cette pensée d'amputation l'obsède", *op. cit.* p. 76.
(72) Le principe de conservation est pourtant prôné dès 1914 par CATHELIN F. - "Chirurgie de guerre et chirurgie civile. Etude comparative", *Paris médical*, n°15, 1914, p. 449.
(73) RODIET A. - "De l'utilité d'une observation médicale détaillée dans les services d''amputés", *Le Progrès médical*, 1914, p. 441.
(74) BENJAMIN R. - *op. cit.* p. 140.
(75) "L'amputation en saucisson", *Bulletins et Mémoires de la Société de chirurgie*, 24 novembre 1914. Voir DELAPORTE S. - "Soigner les corps entre 1914 et 1918", *Hygiène, santé et protection sociale*, Ellipses, 2012 et *Les médecins de la Grande Guerre 1914-1918*, *op. cit.*
(76) WERTH L. - *Clavel chez les Majors*, *op. cit.* p. 264-265. Voir RÉGNIER C. - "Blessures de guerre : Plaga Magna, blessures, médecins, blessés sur le front occidental au cours de la première Guerre Mondiale", 2002, Université de Picardie, Mémoire de DEA d'histoire contemporaine, p. 116.
(77) COCTE, Mémoire de DEA, AU J. - *op. cit.*p.53. Voir aussi CENDRARS B. - *op. cit.* p. 26 ("ces pitoyables victimes, fabriquées en série par les armes et la chirurgie de guerre automatiques") ou DUHAMEL G. - *Vie des Martyrs*, *op. cit.* p. 35.
(78) En août 14 *L'Echo de Paris* publia presque chaque jour un article sur les secours aux blessés.
(79) MILIAN G. - in *Paris médical*, 1914, 15, 301.
(80) GINOSSIER G. - in *Paris médical,* 1914, 5, 357-358.
(81) ROBINEAU M. - in *Paris médical*, 1917, 24, 59.
(82) REINACH J - Commission supérieure consultative du Service de santé, 2 mars 1915, Paris, Imprimerie des Journaux officiels
(83) JEAN-BERNARD - *Histoire Générale et Anecdotique de la Guerre*, fascicule 9, "Les services d'arrière", Berger-Levrault, Paris, septembre 1915.

RÉSUMÉ

La situation du Service de Santé, si précaire en août 1914, a fait l'objet de nombreux témoignages romanesques : pour déjouer les mensonges de la propagande les romanciers contemporains de la Grande Guerre constatent et dénoncent sans complaisance le désordre, l'improvisation et les erreurs des premières semaines du conflit. Ils mettent en scène les initiatives des civils, en particulier celles des grandes dames, pour soulager ceux qui souffrent. Du champ de bataille aux hôpitaux ils décrivent le chemin de croix des blessés, ceux qui souhaitent "la bonne blessure" comme ceux qui subissent une amputation que l'on aurait souvent pu éviter.

SUMMARY

The situation of the French Military Health Service was particularly precarious at the beginning of the Great War. Contemporary novelists wished to expose the lies of propaganda and described without any complacency the disorganisation, the improvisation and the mistakes of the first weeks of the conflict. In this context they show the initiatives taken by civilians, especially the ladies from the aristocracy, to help the wounded. From the battlefield to the hospitals they describe the stations of the cross of the soldiers, those hoping for "la bonne blessure" and those who end up being amputated when alternatives could have been possible.